

Patrick Boman

Les Innommables et autres histoires de Canines



Photomontages de Valérie Le Bartz

Sous la Cape

Dans la même collection

JULES VEINE

Le Voyage dans les spasmes

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

PATRICK BOMAN

Des nouilles dans le cosmos

Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intergalactique.

PIERRE CHARMOZ

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension
du célèbre sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU

Le Vampire de Wall Street

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

PATRICK BOMAN

Les Canines dans le pâté

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.

HURL BARBE

Pompe le Mousse

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE

Les Celtes mercenaires

Western bre-ton et post-atomique.
Ça cogne dur dans le désert, entre Kin-Per et Plouc-Off.

À paraître

STUDIO LOU PETITOU et PIERRE CHARMOZ

La Canine impériale

Hiver 1853, une menace pèse sur Paris.
L'enquête est menée par Vidocq, Renan et les saint-simoniens.

LES INNOMMABLES
ET AUTRES HISTOIRES DE CANINES



Patrick Boman

 Les Innommables
et autres histoires
de Canines

*Photomontages
de Valérie Le Bartz*

Sous la Cape



Sommaire

<i>Introduction : Les Innommables</i>	9
<i>Première partie : Les hors-série</i>	13
La baronne tente le cou.....	15
Un cou pour rien.....	17
Recrutement.....	21
Les clefs de Tchorny-Proud.....	23
<i>Deuxième partie : Adélaïde</i>	27
Un malotru.....	29
La gravure.....	35
Contrariété.....	38
Le bal.....	41
Room service.....	48
Le bateau de la nuit	51
<i>Troisième partie : Chroniques de la CCV</i>	55
Le sandwich.....	57
Vivement lundi!	61
La loi de Käsekopf	68
Hydrothérapie.....	71
GR 38.....	78
Insoumission	82
Boudin trompeur.....	85
Un point de déontologie.....	89
Fleurs d'oranger.....	94
Mémoire des sépultures.....	97
Dégustation	108
L'adjointe.....	116
L'heure du thé.....	121
La performance.....	124
Son dernier goûter	127
La confession de monsieur de Dracque	131
<i>Bonus : Considérations sur l'épieu</i>	135



Introduction

Les Innommables

Le soir tombe sur le champ de bataille, rouge de la lueur du soleil et des dernières flammes de villages incendiés. Les insurgés, hongrois, roumains, tchèques, slovaques, bulgares, se sont fait étriller par les impériaux et la plaine, à perte de vue, est jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux, d'affûts de canons, de cuirasses, d'armes brisées. Déjà les corbeaux tournoient, avides d'yeux, de cervelle, d'entrecuisses. Les loups, qui pullulent dans les bois alentour, vont bientôt survenir. À l'écart, à l'abri de chariots renversés, fixant la scène d'un regard hébété, des paysans du voisinage, aux fermes et aux récoltes brûlées, des valets d'armes qui se sont cachés pendant la mêlée, et des femmes: épouses de soudards ou d'officiers, que par ce soir de calamité on ne distingue plus, résignées, traînant parfois un marmot, cantinières au mufler d'ivrognesses, putains flétries par le malheur qui suivent les armées.

Cependant des larves immondes rampent dans la boue sanglante: les détrousseurs de cadavres fouillent les poches, arrachent les bijoux et les bottes, défont les cordons de vêtements encore utilisables. Pourtant, parmi ces prédateurs que la pénombre confond, certains, qui se sont relevés en titubant, dédaignent le butin pour ne s'intéresser qu'aux agonisants qui se dégagent avec difficulté de l'amoncellement de cadavres,

tentent de se redresser et râlent, réclamant de l'eau : grognant, l'écume à la bouche, ils se jettent sur eux, les mordent brutalement au cou et aspirent goulûment leur sang avant de les rejeter, morts cette fois... mais pour combien de temps? Morts, vraiment?

Contemplant la scène avec satisfaction, campé sur un cheval noir dont la selle et la bride sont tissées de fils d'argent évoquant un catafalque, un cavalier solitaire, sans armes, se tient sur une éminence, cimier noir, cape noire, bottes noires, dardant une langue écarlate entre ses lèvres sèches. Regarde-t-il, pourtant? Car ses orbites sont vides, mais, s'il n'est qu'ossements et poussière, le cavalier est immortel – nous le connaissons, nous ne le nommerons pas. Certaines des larves se dirigent vers lui, qui vient de les introniser, se redressent et baisent le bout de ses bottes avant de retourner à leur macabre festin. Ce sont des combattants tombés, nobles hongrois, roumains, slaves, et gens du commun, des vaincus que le Seigneur des ténèbres vient d'arracher à l'immobilité du champ de bataille pour leur accorder une revanche, sous la forme d'un abject festin, accompli sur cette domination du monde qu'il leur a promise sous sa suzeraineté, et en faire ses serviteurs. À jamais. Nous ne les nommerons pas non plus.

Un survivant resté inaperçu de la sinistre cohorte, appuyé sur un coude dans la fange, est frappé de stupeur par ce qu'il entrevoit dans l'obscurité qui s'épaissit. Pas même blessé, simplement assommé par un coup de lance qui a donné sur son casque, il vient de se réveiller. C'est un vieux chevalier aux épaisses moustaches grises, qui, sans l'avouer à quiconque, car c'eût été trop dangereux, n'a cru toute sa vie ni à Dieu ni à diable. Ni à sa mission de protecteur des faibles, trop souvent muée en simple brigandage. Ni au sacerdoce des hypocrites tonsurés, baiseurs de dévotes et d'enfants de chœur. Ni à la

probité des marchands – pourquoi pas celle des taverniers? Risibles sornettes, théâtre d'ombres où les spectres se bousculent vers l'abîme, comme lors de cette bataille qui a vu la victoire sans surprise des plus forts, des plus impitoyables. Pourtant, lors de ce réveil difficile – la tête lui sonne comme après une beuverie – et à la vue de ce spectacle répugnant des agonisants saignés, un sentiment d'urgence l'étreint. Il a reconnu le cavalier aux orbites vides, qui n'apparaît jamais par hasard parmi les mortels. Sans hésiter, secouant sa carcasse endolorie, il arrache de la main d'un mort sur lequel il est tombé à la renverse un épieu de chêne durci au feu, il trace comme en rêve un signe de croix sur le bois, tandis que les non-morts, qui l'ont aperçu, convergent vers lui.

Tellement sûr de son fait qu'il dédaigne d'assister à ces scènes pour lui de routine, le cavalier noir a tourné bride et a disparu. Une nuit sans lune est tombée. Le combat commence entre les créatures imparfaitement mortes, assoiffées de sang, à l'énergie mécanique, infatigables ressorts d'acier, et l'homme à l'épieu, trop humain, abandonné de tous, aux franges de l'épuisement et du désespoir.

Inutile de détourner le regard ou de prétendre être le jouet d'un songe : ce combat dure toujours.



Première partie

Les hors-série

La baronne tente le cou

Pour ses trois cent cinquante ans, la gamine était rudement bien conservée, un peu pâlichonne et pas trop en chair, certes, loin de là, mais elle avait une classe folle et sa vue inopinée au coin d'un corridor provoqua chez moi un émoi indéniable, et pas seulement du point de vue psychique, entendons-nous.

Tout de go, elle se dirigea vers moi avec un sourire troublant qui alla jusqu'à découvrir une paire de superbes canines ivoirines. De ses yeux quelque peu injectés de sang, elle lorgnait, comme à travers l'écharpe, mon cou avec concupiscence et bien sûr elle lut dans mes pensées, car je crus entendre: «Ça fait bientôt cinquante ans que je n'ai pas eu d'homme, mon joli, tu vois ce que je veux dire?...»

Elle était vêtue d'une courte robe de satin noir sous laquelle selon toute apparence elle ne portait rien – cette robe new-look d'une simplicité exquise, peut-être un fétiche offert par son dernier amant, un hiérarque du Parti selon toute vraisemblance, était d'une irréfutable élégance, et la coquette, je le devinais, devait d'autant plus souffrir de ne pouvoir contempler son reflet dans les miroirs.

Le marché était clair et net: la jouissance dit-on incomparable à laquelle nous allions atteindre s'achèverait par le don non seulement volontaire mais fervent, quasi extatique, de mon sang bien rouge à cette femme pour laquelle je sentais mon désir décupler à chaque seconde. Comment ne pas aspirer à cette conclusion ineffable qui me verrait, fuyant une

vie condamnée à la médiocrité, renoncer au salut et entrer à jamais dans cette corporation de réprouvés ?

J'étais dans la fleur de l'âge – je venais d'être embauché comme homme de peine et gardien au château de Z. –, je savais qu'un plébéien vigoureux saurait contenter cette créature au-delà de ses désirs – c'était dans les usages, somme toute –, et une fois de plus elle lut dans mes pensées. Serai-je digne de la Suprême Oblation ?

Mais j'étais également aussi filou qu'un jeune chien au piment impatient et je me ressaisis promptement. Au diable la Suprême Oblation : tandis qu'elle commençait, en redoublant de sourires enjôleurs, à laisser glisser sa robe le long de son corps si pâle, maigre mais ô combien désirable, je la bâillonnai soudain – geste qui pourrait être interprété comme un manque certain de galanterie, je l'admets – avec mon écharpe de supporter du Dracul București, car elle avait la canine agile, la bougresse. Une desserte moyenâgeuse couverte d'un rugueux tapis de laine se trouva là fort à propos, et nous nous connûmes avec énergie, d'abord sous le feu de ses yeux rouges, ensuite dans la vision de sa nuque délectable, même si de son chignon serré, il faut en convenir, émanait une insidieuse odeur de moisi. Jamais pourtant je n'oublierai ses feulements de jouissance à travers le bâillon.

Mais en un instant le ciel bleuit, le coq chanta, la cloche de la chapelle sonna et tout s'évanouit. Elle disparut. Je me retrouvai seul, déculotté, comme un idiot, dans ce corridor glacial. Mon écharpe, que je ramassai à contrecœur, était couverte d'une bave gluante.

Je poursuivis ma ronde. Dans la crypte, le tombeau de la baronne, au couvercle de granit étroitement ajusté, était couvert de la poussière des siècles : « Liouba Hrvatska. 1629-1657. *Requiescat in pace.* » *In pace*, tu parles.

(Texte paru dans la revue *De rien*, n° 41, mars 2008.)

Un cou pour rien

Fontaines gelées, verglas tueur de vieillards, fumet des stands à saucisses... Après une belle journée d'hiver le soir allait tomber sur La Nouvelle-Babylone, le ciel s'assombrissait et Arsène Goüin, engoncé dans sa canadienne, se dirigeait d'un pas gaillard vers Longrepos, l'un des cimetières les plus discrets de la métropole. Tombes à l'abandon et caveaux en déshérence, inscriptions effacées et angelots verdissés, armoiries polonaises, arméniennes, transylvaniennes, stèles à couronnes, à aigles, à colonnes tronquées, fleurs artificielles à cent sous...

C'était son petit jeudi et, à l'issue d'une journée harassante dans un bureau d'une annexe du ministère des Mœurs, il allait rendre une visite coquine à sa tendre Daisy, Daisy Carpaccio, gardienne du cimetière, l'une des dernières à quitter les lieux – en principe – après avoir sifflé la fermeture tel un arbitre sifflant la fin d'un match.

Perséphone au petit pied, reine des Enfers sans vocation affirmée, Daisy s'ennuyait ferme dans ses fonctions, mais ses collègues – des bœufs – et le chef honni passant l'essentiel de leurs journées à se détruire la santé au bistrot Ici mieux qu'en face, elle n'était guère dérangée. En bonne ménagère, elle avait aménagé dans un des caveaux à l'abandon, au-dessus de défunts depuis longtemps voués à l'oubli, une sorte de buvette clandestine – vin chaud et biscuits roses en hiver, pastis et olives en été –, prolongée par un nid d'amour, à vrai dire un peu négligé, où elle recevait ses galants, parfois pendant ses

heures de service, parfois le soir, selon un planning des plus minutés, car la belle était gourmande, ce qu'Arsène, naïf comme tous les célibataires endurcis, et qui se croyait l'unique objet des faveurs de la gardienne, ignorait.

Il arriva, se sentant d'humeur à la bagatelle dès qu'il approcha des premiers caveaux et huma, passant le nez à travers une grille disjointe, une vague odeur de moisi... Voyant sa silhouette peu athlétique se profiler au bout d'une allée, elle ferma sa modeste nécropole, chassant un veuf éploré muni d'un arrosoir, un poète maudit, un possible nécrophile, avant d'attirer sans tarder l' élu du jour vers sa couche. Sous son uniforme municipal d'un bleu criard des plus disgracieux, Daisy était une statue de bronze, une créature tropicale aux seins comme des obus, au cul prodigieux, au pertuis admirable, qui on ne savait pourquoi avait jeté son dévolu, lors de funérailles où il avait perdu son chemin dans le dédale des tombes, sur l'insipide Arsène. Parmi bien d'autres...

La nuit venue, et le cimetière étant étrangement silencieux au cœur de la grande ville, ils firent affaire assez rapidement au fond du nid, dans un froid vif qui les faisait frissonner et augmentait paradoxalement les ardeurs du roméo.

Arsène savait Daisy mariée à Aldo Carpaccio, municipal lui aussi mais version flic, aux horaires imprévisibles, qu'un copain lui avait décrit comme un Sarde minuscule, aux énormes sourcils, d'ordinaire placide et plutôt bienveillant mais vindicatif à l'excès quand on le contrariait, jaloux comme un tigre et se déclarant prêt à occire sur-le-champ tout rival, et il redoutait toujours de le voir surgir, soudainement prévenu de son infortune, brandissant son arme de service. Aussi, arrivé d'humeur allègre, voyait-il souvent ses idées s'assombrir et parvenait-il parfois à l'instant suprême dans un spasme de quasi-terreur, la

Carpaccio, de son côté, le secouant et le maniant avec autant d'égards qu'un godemiché. Ce monde est bien laid, et ce couple était fort curieusement assorti.

Après l'action, frissonnant, ils se détendirent sur la couche tendue d'une peau de fauve en synthétique et burent le vin chaud des braves, qu'elle préparait sur un réchaud à alcool. Il reluqua des sous-vêtements gigantesques et de mauvais ton, des pantoufles à pompon rose, sourit d'une embrocation, s'inquiéta d'une béquille, d'une minerve, ce à quoi elle réagit vivement – elle éprouvait parfois de terribles douleurs aux cervicales, ne lui en avait-elle jamais parlé? N'était-il préoccupé que de son plaisir, comme tous les hommes, sans se soucier de ce qu'elle pouvait éprouver, de ses soucis, de ses douleurs? Il la fit taire d'un baiser, pour peu après réitérer ses marques d'intérêt soutenu.

Car Arsène, par ailleurs lymphatique, notamment du point de vue ministériel, était ardent en ce qui concernait son idylle hebdomadaire – rayon de soleil d'une morne existence. Une certaine semaine il se crut autorisé à bafouer le planning intangible qui octroyait à sa flamme le jeudi et à devancer l'appel. Il se faufila à Longrepos dès la veille, à la tombée de la nuit, guetta sa belle, ne la vit pas sortir, et se laissa alors enfermer pour lui faire la surprise présumée charmante de sa visite impromptue – conduite à risque, un enfant de cinq ans ne l'ignore pas.

Arsène Goüin fut bien mal récompensé de son impatience. Las! comme il parvenait dans le secteur où se trouvait le nid d'amour, il entendit des râles rauques et rythmés, et, curieux, se rapprocha. Un quartier de lune éclairait une scène qui le pétrifia : pratiquement au bord d'une tombe dont l'antique dalle était soulevée, sa tendre Daisy, à quatre pattes, la vareuse

dégrafée et ses appas se balançant, le pantalon baissé, les bras posés sur une stèle à couronne, son imposant postérieur projeté en l'air dans un acquiescement frénétique, était l'objet des attentions empressées d'un personnage émacié, enveloppé d'une cape noire dont on devinait la doublure rouge sang, et qui poussait, en la besognant, des grognements contrariés, tout en tentant de mordre l'épais matelas qui lui tapissait le cou. Arsène, en une seconde aussi jaloux que le bafoué Aldo Carpaccio, lequel à cette heure devait traquer le crime protéiforme à l'œuvre dans Babylone, s'approcha sur la pointe des pieds, n'en crut pas ses yeux, s'approcha encore, redoubla d'attention, vit ses soupçons confirmés, s'indigna. Les bras lui en tombaient. «La perfide! La traîtresse! Elle a mis sa minerve pour se faire jambonner sans risque par un vampire!»

(Texte paru dans la revue De rien n° 57, février 2010.)

Recrutement

La lune sera pleine cette nuit. Les paysans semblent très excités, leur pope à la barbe huileuse a béni l'épieu avec lequel ces niais espèrent me transpercer le cœur, les plus aisés ont forgé des balles d'argent, et le comte lui-même, dans son manteau de peau d'ours, mènera la meute vociférante dont l'haleine empeste l'ail (comment prononcer ce mot, si horrible?). Car ces présomptueux croient connaître les habitudes qui me poussent chaque nuit ou presque vers la jeune chair, ils croient savoir où m'attendre, dans telle clairière où le prolifique charbonnier abrite sa nichée, sous telles frondaisons où les amoureux basculent dans la mousse...

Qu'ai-je à craindre maintenant que la nuit tombe? Ouf, elle est tombée – je ne risque pas de me hasarder dehors tant que subsiste la moindre lueur de jour. Soulevons posément le couvercle du cercueil. Doucement. On ne sait jamais. Si l'un d'eux était embusqué par ici, derrière une colonne ou dans une chapelle... prêt à m'asperger d'eau bénite... eau dont la moindre goutte me serait fatale! L'espèce humaine est si haineuse et si malfaisante, si acharnée à notre perte. Déplions-nous, écoutons sous les voûtes l'écho du craquement de nos articulations séculaires. Posons avec délicatesse sur les dalles glacées un pied chaussé d'un soulier d'agneau souple, puis l'autre. Rajustons notre cape doublée d'écarlate, notre justaucorps de velours noir, notre gilet de satin cramoisi, éloignons d'une pichenette de notre chemise de soie immaculée quelque

grain de poussière abjecte et gluante, défroissons notre laval- lière – car l'élégance de notre corporation est célèbre et je rougirais d'être pris en défaut sur ce point. Et songeons main- tenant à glisser en silence vers notre charmante destination, vers ce rendez-vous surprise...

Dehors, l'air est froid et parfumé, les grands arbres frémissent, la forêt murmure ses invites, pourtant je ne peux songer à m'accorder cette nuit une promenade au fond des bois, avec tous ces croquants qui rôdent et qu'il serait pourtant tentant d'aller défier. Tant pis pour les enfantelets des chaumières isolées, et leurs doux cous si blancs et si tendres où planter mes canines verdâtres et pourtant acérées. J'y retournerai plus tard. J'ai tout mon temps. Sans le savoir, ces chérubins m'attendent.

La porte s'ouvre sans grincer. Escalier de pierre. La lune point à travers une meurtrière. Nul besoin de flambeau. J'entends les villageois qui s'éloignent, assoiffés de meurtre, les méchantes gens. Bonne chasse!

Il est vraiment dommage que le comte, trop sûr de lui, ait laissé sa plus jeune fille seule dans sa chambre, sans même une vieille servante dévouée pour veiller sur elle – et dont le cou flétri eût pu me mettre en déroute –, sans même avoir accroché au-dessus de la porte un crucifix (argl, ce mot m'étrangle)... Coupable insouciance.

Non, je n'ai rien à craindre. Au contraire, j'ai tout à espérer de l'étreinte délicieuse qui m'unira à cette languide adolescente toute prête, je le pressens, à rejoindre sans tarder nos rangs.

Corneliu DRACULESCU

(Texte mis en ligne sur le site Laboenligne en octobre 2007.)

Les clefs de Tchorny-Proud

Les six bourgeois se tiennent debout, immobiles, en chemise, la corde au cou, en main les clefs de la ville. En face, le chef est assis sur un fauteuil de peluche rouge arraché à un cinéma et posé sur une estrade d'école, sous un dais de plastique. Il est vêtu d'un treillis camouflé, porte des lunettes noires et une capuche qui lui dissimule presque entièrement le visage – l'entourant d'une épaisse aura de nuit. Il tète à intervalles réguliers une fiole de slivovitch qu'il extrait d'une poche de son blouson. Jamais il ne sourit.

Radieuse matinée de printemps. La forêt s'étend tout autour, la verdure éclate dans cent tons de vert, la brise rabat des parfums de lilas, un héron s'envole au-dessus de l'étang, là-bas – l'étang noir qui a donné son nom à la ville. Mais on aperçoit aussi des colonnes de fumée qui s'élèvent au-dessus de la cité et la brise rabat également à l'occasion d'autres odeurs, moins plaisantes, d'incendie et de chair morte.

Des centaines de miliciens sont déployés autour de Tchorny-Proud. Des batteries d'artillerie, obsolètes mais efficaces, des véhicules blindés ont pris position, et aussi des minibus, des tracteurs aux remorques débordant de meubles, de matelas, de téléviseurs, d'ordinateurs, de vêtements. Le camping-car du chef est garé à côté de l'estrade, gris sombre, aux vitres teintées, ressemblant à un corbillard. À distance se tiennent les soldats d'une force de paix internationale, apeurés, abreuvés d'ordres ineptes et prêts à toutes les capitulations pour surtout ne jamais faire usage de leurs armes.

Le chef a imaginé cette mise en scène. Une importante rançon a été versée, mais cela ne lui suffit pas. En chemise, la corde au cou, il a vu ça autrefois dans un livre d'histoire illustré et ça lui a plu, cette humiliation des notables devant la force nue. Cela se passait il ne sait plus quand ni où, mais ça lui a vraiment plu. Et quand Tchorny-Proud est tombé, il a exigé, pour épargner la localité, qu'on mette en place pour lui le tableau auquel il a tant rêvé.

Ce chef, qui a baptisé sa bande d'assassins les Fils de la patrie meurtrie, se fait appeler Attila Farkas – Attila, le Fléau de Dieu, Farkas, le Loup –, et il se prétend allié à l'antique et noble lignée des barons Hrvatsko, mais nul ne connaît le nom qu'il a reçu à sa naissance; c'est un ancien videur de discothèque, briseur de grèves, tueur de chiens dans une fourrière, qui dispose maintenant d'un terrain d'exercice à sa mesure.

Les badauds, de la ville et des villages alentour, sont venus nombreux pour assister à la reddition. Les gens parlent fort, le soleil se met à taper, des libellules s'élèvent au-dessus de l'étang, midi approche. Des roulantes à bière et à saucisses ont fait leur apparition. Des femmes très fardées et décolletées, teintes en blondes, avec d'épais sourcils noirs, rient de rires chatouillés. Les hommes se lissent la moustache et fument du tabac turc. Nombre d'entre eux ont perdu un bras ou une jambe, ou sont marqués de brûlures au visage. Des petites filles aux tresses blondes, en robe rose à fanfreluches, s'avancent pour remettre un bouquet au chef et réciter un compliment, mais les miliciens les repoussent rudement.

Soudain Farkas tressaille et vacille: il a été atteint par un éclat de soleil lancé par le miroir de poche d'une femme qui se repoudre. Les soudards se précipitent vers elle, mais le chef les retient d'un geste faussement bienveillant: ce compte-là sera soldé plus tard. Ces miliciens, qui font tourner des bouteilles

d'alcool, commencent à être ivres. Ils se grattent la verge en détaillant les possibilités qu'offrirait en privé telle ou telle femme de l'assistance et insultent entre leurs dents, de façon ordurière, les soldats de la force de paix, lesquels détournent le regard. Sur un signe du chef, ils renversent une marmite de soupe à l'ail que préparait un vieux bonhomme, avant de le frapper et de le chasser en lui affirmant qu'il s'en tire à bon compte et sans oublier de percer d'une balle la marmite.

La foule a failli s'impatienter: voici maintenant que les six bourgeois s'avancent lentement vers l'estrade, pieds nus sur le bitume tiède, dans les odeurs de saucisse grillée. Il y a là le maire, le pope, le médecin, les deux grossistes les plus riches du patelin, tous quinquagénaires, gros et suants, verts de peur, et, au centre, un bel adolescent mince et brun, sans doute le fils de l'un des cinq autres. Farkas remarque tout de suite que le jeune homme, nu sous sa chemise, semble fort bien membré et il s'en émeut vivement, car lui, ce ne sont pas les décolletés pulpeux qui retiennent son attention.

Une fois les clefs remises – de vieilles clefs rouillées, comme on en trouve dans les braderies et dont on se demande ce qu'elles peuvent bien ouvrir –, Farkas congédie les cinq bourgeois, rempoche sa fiole et entraîne l'adolescent vers son camping-car, autour duquel des miliciens prennent position, l'arme à la main. Et d'une voix rauque:

– Quel est ton nom, mon ange?

– Lazar, répond le jeune homme d'un ton rogue, alors que l'autre verrouille la porte et le pousse en direction de la banquette, lui flattant la croupe. Il déboutonne son pantalon. Un sourire, le premier, découvre des canines aiguës et sa bouche s'approche du jeune cou...

Dehors, la foule observe un silence absolu, tandis que le camping-car tressaute sur ses ressorts. On entend grésiller des

saucisses sur un gril. Un bébé pleure. Sirène lointaine d'une ambulance.

Puis retentit un grand cri. Même si l'on n'évoque ce sujet qu'à voix basse, il est notoire dans la région que Farkas ne garde pas longtemps ses mignons après avoir joui d'eux, et qu'on emporte souvent, au matin, des cadavres vilainement marqués.

La porte du camping-car à l'allure de corbillard s'ouvre pourtant sur Lazar, qui a passé un pantalon sur sa chemise et chaussé des bottes molles. Il brandit le crucifix-poignard qu'il dissimulait autour de son cou et qui est maintenant ensanglanté; il lève les bras en croix, s'adressant à tous, alors qu'une alouette chante très haut dans le ciel bleu, comme un heureux présage. Mais lui non plus ne sourira plus jamais :

– Jusqu'à présent j'ai choisi mes admirateurs et ce n'était pas, sous l'apparence de vils criminels, des créatures de la nuit que je ne nommerai pas. Vous, habitants de Tchorny-Proud, reprenez vos clefs et rentrez chez vous. Ne payez plus à l'avenir de rançon d'aucune sorte à qui que ce soit. Éteignez les incendies, relevez vos ruines, enterrez vos morts. Pourtant, n'enterrez pas celui auquel j'ai percé le cœur, mais arrosez-le d'essence et brûlez-le, afin qu'il ne revienne jamais vous tourmenter. Cité de mes pères, adieu! Vous, soldats de la paix, téléphonez à vos chefs, implorez des ordres, roulez-vous dans la fange de votre pleurerie. Quant à vous, Fils de la patrie meurtrie, vous avez changé de maître, et nous irons désormais ravager d'autres terres. À genoux, chiens, pour le serment!

Deuxième partie

Adélaïde



Un malotru

La clinique cachée au fond des bois une fois de plus n'abrite guère de patients. Tout en regardant par la fenêtre, le Dr Bracquemont touille son mug et tend la boîte de café soluble à son interlocuteur :

– Je viens de retrouver un document vraiment étonnant. Mon arrière-grand-mère du côté paternel, Adélaïde, l'épouse du médecin belge de Singapour, vous savez, était une femme remarquable. On racontait que l'ombrelle dont elle ne se séparait jamais était dotée d'une poignée dévissable, cachant sous le pommeau un... instrument idoine à employer en cas de nécessité, vous voyez ce que je veux dire... car on raconte aussi que c'était une chasserresse de vampires émérite. Si ça vous intéresse, Byron...

Le Dr Byron Skoulakis, son adjoint, avait été élevé par une grand-mère épiriote qui lui avait farci la tête d'histoires de broucolques – les loups-garous locaux –, de goules et de vampires, et il était passablement fatigué par cette thématique, dont les applications constituaient pourtant le fonds de commerce de cet établissement très spécialisé. Évidemment, la clinique Bracquemont n'était pas la bonne pour lui. Par politesse, il tendit une main lasse vers le cahier d'écolier à l'encre pâle.

« Les équipages des cargos détestent embarquer des passagers, et plus particulièrement des femmes – ils cultivent toutes sortes de superstitions à ce sujet –, mais cette fois, ayant appris

que je m'apprêtais à acheter un billet de paquebot de Riga, où je me trouvais pour affaires, à Anvers, ce fut Tobias Ångström lui-même, le capitaine du *Macedonia*, une relation assez lointaine, qui me contacta en toute discrétion, me laissant entendre que son navire pourrait me déposer à Anvers, mais qu'il transporterait, en plus des marchandises figurant sur le bordereau officiel, un fret des plus particuliers, et qu'il aimerait avoir à bord, en cas de... difficulté, une dame aux compétences reconnues en certains domaines des plus délicats. Mes honoraires seraient les siens. Je ne pouvais qu'accepter.

» Dès mon embarquement, Ångström me fit descendre à la cale. Grumes, piles de planches, cordages, tonneaux de goudron, caisses. Mal dissimulé dans tout cela, il me désigna, solidement arrimé par des chaînes, un gros cercueil de plomb au pied duquel veillait un personnage difforme qui nous lança des regards dépourvus d'aménité.

» – Ne vous inquiétez pas, Wolfram, madame est une amie.

» Je ne sais pourquoi les serviteurs de ces... créatures sont toujours affublés de noms germaniques, mais la tradition semble en être bien établie.

» Le gnome grogna et essuya, assez malproprement d'ailleurs, le filet de morve qui lui coulait sur le menton.

» Sans attendre, j'interpellai Wolfram :

» – D'où vient votre maître ?

» – Je ne...

» – Répondez, vile créature, ou je saurai vous délier la langue.

Je sortis mine de rien un petit miroir de mon sac à main et j'en jouai négligemment. L'effet ne se fit pas attendre, puisque le gnome se tordit de douleur et bava derechef :

» – Monsieur Hrvatsko ne...

» Encore un Hrvatsko. Cette lignée maudite, dont les représentants pullulent comme des rats sur tout le continent !

» Très contrariée, j'attaquai le capitaine de front :

» – Résumons. Ce... personnage – je parle de celui qui se trouve en ce moment allongé, bien sûr, car l'autre ne compte pas – vous a promis la forte somme pour le faire traverser en toute discrétion et la compagnie n'est évidemment pas au courant. Et cette somme ne sera versée qu'une fois qu'il sera à l'abri des surprises dans sa nouvelle résidence. Mais maintenant, au moment d'appareiller, vous commencez à avoir des frissons. Car la pire tempête, le pire ouragan des mers du Sud n'est rien comparé à la chose que vous transportez. Me trompé-je ? Mesurez-vous, capitaine, l'immense danger que votre goût du lucre fait courir au royaume de Belgique ?

» Ångström balbutia une explication vaseuse. Peu après – les autorités tsaristes nous ayant toutefois retardés par des tracasseries administratives de dernière minute, où elles excellent – le *Macedonia* quittait le quai, rejoignait le golfe de Riga, puis la mer ouverte, et la traversée débutait tranquillement, sans le moindre incident. Ma cabine était exiguë mais confortable, ces messieurs étaient aimables, le calme régnait en bas. Et puis, quelques jours plus tard...

» Crépuscule sur le Sund. Très peu de trafic à ce moment-là. Le deuxième lieutenant était de quart.

» Un vacarme infernal se fit entendre dans la cale alors que je me trouvais sur le pont avec le premier lieutenant, Paddy Flanagan, un Irlandais qui avait vécu à Calcutta, un très beau garçon aux yeux verts flamboyants. Nous regardions à bâbord Elsenour, le château de Hamlet, aux murailles enveloppées d'un gigantesque drapeau danois. Je crois que la main de l'Irlandais effleura la mienne.

» Je me souviens avec une netteté parfaite, comme si c'était hier, des hommes qui se trouvaient là à ce moment critique. Il y avait le capitaine, bien sûr, qui ne cessa de jurer épouvantablement en suédois – bien que l'anglais fût la langue du bord –, Flanahan, le chef mécanicien, un certain Ziller, un gros type visqueux qui n'inspirait aucune confiance, et les simples marins, deux autres Suédois, Torbjörn et Svensson, des malabars peu éveillés, Nikos le Grec d'Odessa, Abdulqasim le Yéménite, Peters le Jamaïcain, ces trois derniers à la mine de pirates...

» C'était impossible à croire et pourtant cela était. Avec ou sans l'aide de Wolfram, la créature avait rompu les chaînes qui liaient son cercueil, dont le couvercle était ouvert, laissant voir un homme sans âge, chauve, à la peau grise, vêtu d'un pyjama de pilou noir doublé de rouge et de babouches jaune vif, qui poussait des cris épouvantables :

» – Wolfram! Ici, imbécile! Anvers? Qui parle d'Anvers? J'en ai soupé, à Riga, des brumes du Nord et des paysannes farcies de laitages et de chou, des nourrices à la mamelle flasque! Blerk! Je t'avais dit Naples! Cité enchanteresse dont les coteaux voient croître un vin rouge et puissant comme le sang de ces filles brunes nourries d'épices! De ces fières cavales galopant au flanc des volcans! Sauvages et indomptables! Voilà des proies dignes de moi, et non ces vaches à lait!

» Le nabot se répandait en courbettes serviles :

» – Pardonnez-moi, Maître, j'aurais mal compris!

» – Canaille! Fripouille! Tu me le paieras! Capitaine, approchez!

» En dépit des grands coups de coude que je lui donnais, Ångström, hypnotisé, avança à pas saccadés :

» – Oui, Maî..., monsieur?

» – Changement de programme, capitaine. Nous allons à Naples.

» – Ou... i..., Maî...

» Il fallait intervenir sans tarder, sous peine de tomber au pouvoir de la chose. Je repoussai rudement le capitaine sur le côté et je m'avançai vers la créature, ombrelle en main :

» – Nul ici ne vous reconnaît pour maître, à part votre valet, et je vous enjoins de réintégrer votre logement sans tarder. Il n'est aucunement question de mettre le cap sur Naples. N'avez-vous pas honte d'occasionner du scandale! Fi! monsieur, je croyais vos semblables de bonne famille et mieux éduqués.

» – Toi, tu n'es même pas digne que je m'intéresse à toi! Femelle putride! Sous tes jupes, tu pues la moule pourrie! Arrière! Wolfram! Sors-la d'ici!

» Je réfléchis en un éclair. La nuit était tombée, et dévisser mon ombrelle-épieu pour en administrer un coup définitif à ce goujat risquait de n'être pas efficace; j'optai pour une autre solution. Tout d'abord, alors qu'il enjambait son cercueil, la mine menaçante, car ces créatures sont très imbues d'elles-mêmes, et par parenthèse la braguette bâillante – un manque d'éducation révoltant, comme pour le reste –, je lui fis rebrousser chemin en lui mettant sous le nez un minuscule crucifix que je tirai de mon chemisier, chaud de la chaleur de ma poitrine: il eut un hoquet de dégoût et se recoucha, l'œil vitreux, éructant un blasphème, car il se complaisait dans les clichés les plus éculés. Un regard circulaire me permit de m'assurer que les hommes sur lesquels je croyais pouvoir compter étaient présents. D'un geste bref, j'indiquai les profondeurs marines. Tous hochèrent la tête en signe d'approbation.

» – Monsieur Flanahan, je vous prie, nous n'avons pas une seconde à perdre...

» – Abdulqasim, Svensson, Peters, assujettissez le couvercle. Nikos et Torbjörn, revissez, et fissa. Monsieur Ziller, mettez ce Wolfram aux fers.

» – Mais...

» – Pas de mais, ou vous l'y rejoignez. Bon, c'est fini?

» Le capitaine nous menaçait pour mutinerie d'un tribunal maritime. En vain. Il pouvait dire adieu à ses liasses de bank-notes sentant le caveau, celui-là. Et moi à mes honoraires, sapristi, mais le devoir avant tout.

» – Capitaine, du calme, fit Flanahan. Je ne sais pas ce qu'un tribunal penserait de votre comportement dans toute cette histoire. À votre place, je ne bougerais pas. Fort bien, madame. Abdulqasim, Svensson, Peters, ouvrez le panneau d'écouille. Nikos et Torbjörn, armez le treuil et envoyez un filin.

» C'est ainsi que, par une belle nuit étoilée, en quittant la Baltique, tandis que Wolfram sanglotait comme un veau – le nabot allait être débarqué le surlendemain à coups de pied à Cuxhaven, au cours d'une très brève escale –, qu'Ångström maugréait, furieux de voir son magot lui échapper, et tandis que le *Macedonia* poussait ses feux pour échapper à tout éventuel regard indiscret dans ce détroit très fréquenté, nous immergeâmes le triplement maudit cercueil de plomb dans le Cattedgat. Il doit toujours s'y trouver. Tant qu'aucun imprudent ne le repêchera, il n'y aura rien à craindre du malotru en pyjama noir.»

La gravure

Anvers, 1900. Une chambre dans un hôtel confortable, éclairage tamisé, une malle ouverte, des vêtements éparés, un lit défait. Adélaïde et Paddy Flanagan sont en robe de chambre, enfouis dans un canapé profond. Une théière est posée sur une table décorée d'un napperon auquel pendent des perles de verre.

– Puis-je vous poser une question idiote?

Elle l'embrasse :

– Jamais vous n'êtes idiot, cher! Avec des yeux pareils! Dites.

– Pensez-vous que votre profession de femme de lettres, qui vous met en vue, soit la meilleure couverture possible pour les activités que nous savons?

Pourtant Flanagan, d'ordinaire, ne pose pas de questions. Il sait que la belle Adélaïde, qui a quinze ans de plus que lui, est séparée de son mari, médecin à Singapour, qu'ils ont un fils en pension dans le Valais, que ses romans ne la nourrissent pas et que ses moyens réels d'existence sont mystérieux, qu'elle déteste les curieux... Mais il en a trop vu question Canine...

– En apparence, vous avez raison. En réalité, cela me permet de voyager comme il me plaît vers les destinations les moins fréquentées par les touristes ordinaires et de me livrer à ce que d'aucuns considèrent comme des excentricités... Mais quel temps! On a l'impression d'être dans l'eau! On dirait que la marée va nous refouler l'Escaut dans les étages! C'est pire qu'à Venise! Connaissez-vous Venise, Paddy?

– Si l'on veut. Voici deux ans, j'étais troisième lieutenant sur le *Chacabuco*, en route pour Trieste, et une avarie de machines nous a retenus à Ancône. Quitte à encourir la mauvaise humeur du capitaine – vous savez qu'on prétend qu'un vrai marin ne descend jamais de son navire –, j'ai obtenu une permission de quarante-huit heures, j'ai bondi dans un train de nuit, j'ai visité Venise au galop, en me faisant truander par ces...

– Ne jurez pas, je vous en prie.

– ... par ces gondoliers du diable, et je suis rentré sous les malédictions du capitaine, juste à temps, car le *Chacabuco* avait réparé plus rapidement que prévu et s'appêtait à me laisser en plan à Ancône. Donc oui, je suis allé à Venise. Je me demande comment on peut y accoster tant il y a de vase. Franchement... Mais pour y revenir, excusez-moi encore, vous avez tout de même un drôle de boulot!

– Boulot! Vous avez de ces termes... C'est un sacerdoce, mon cher.

Flanahan reste rêveur :

– Mais vous *en* voyez partout, non?

– Il y en a partout! Pourtant n'exagérons rien, nous connaissons des répits. Le problème dans notre profession est que beaucoup de gens interprètent avec excès, même parmi les bons spécialistes. Par exemple, vous voyez cette gravure, là, dans le coin?

– Le château? Eh bien?

– Ce château en ruine avec un vol de chauves-souris voilant la pleine lune est presque une caricature en matière d'illustration de... hum. Moi je sais que c'est par le plus grand des hasards que cette gravure a été accrochée là; mais nombre de confrères n'accorderaient pas foi à ce prétendu hasard, y verraient une intention, peut-être une menace, et se mettraient

à cogiter. Et très vite ils trouveraient que le réceptionniste a un drôle de regard ou que la femme de chambre leur a fait une réflexion à double sens...

– Tendances paranoïaques?

– Bien sûr, puisque nos... clients se trouvent, comme vous le disiez, partout, mais aussi nulle part, que la majeure partie des gens les considèrent comme issus d'imaginaires arriérées, et que de toute façon ils sont somme toute assez rares dans ces régions occidentales de l'Europe. Ici c'est plutôt le loup-garou dont on peut se soucier, avec d'ailleurs des relations possibles avec notre Confrérie de la Canine.

Il s'approche d'elle et veut l'embrasser – elle a un frisson dans le cou, sous le chignon, elle ne défait pas ce chignon quand ils font l'amour, il en est éperdu –, mais elle se détourne, sa robe de chambre glisse à terre, et elle saute dans le lit en chuchotant :

– Par exemple, si je prétends que je crois entendre *quelque chose* qui rampe à cette seconde précise le long de la façade et s'introduirait par la fenêtre si elle était mal fermée – écoutez cette pluie et ce vent, *ils* adorent cela –, qu'en déduirez-vous?

– Eh bien...

– Et que j'entends des griffes crisser sur la brique...

– Ne me faites pas croire...

– ... que je frissonne, moi faible femme...

Il ne se le fait pas dire deux fois et saute dans le lit.

Contrariété

La pièce sent bon la cire et le poêle de faïence ronfle, dégageant une douce chaleur. Le thé noir de Chine est parfumé à souhait et la vieille Birgitta s'est surpassée en préparant ses gâteaux à la cannelle, ceux qu'il préfère. D'où vient, alors, l'humeur chagrine du conseiller Haakon Kaahlbarr, qui, enfoncé dans son vaste fauteuil brodé à oreillettes, regarde par la fenêtre, avant de tirer les rideaux, le soir qui tombe sur le fjord, les bateaux de pêche qui rentrent, les enfants qui galopent en sortant de l'école ?

Il ressasse sa contrariété en se massant doucement le cœur, qu'il a fragile. D'abord, il s'est montré incapable de résoudre par lui-même une affaire criminelle certes délicate – des disparitions multiples de jeunes paysannes et d'enfants – mais sûrement pas insurmontable, puisque le meurtrier laissait autant d'indices derrière lui qu'un renard dans un poulailler. Ensuite, quand un inspecteur débutant venu de la capitale lui a démontré par A + B, en rougissant, qu'il s'agissait d'un cas de vampirisme, il a fort mal pris la chose, car il avait jusque-là été assuré que ces phénomènes inconvenants étaient réservés aux contrées reculées du sud-est du continent, mais qu'un pays luthérien comme le sien en était par nature exempt. Le pire est que l'inspecteur l'a d'abord ouvertement soupçonné, comme si la vie exemplaire qu'il mène le rendait a contrario hautement suspect, puis, en recoupant quelques témoignages, a très vite et sans aucune difficulté identifié le V. – un itinérant, Tibor

Zapolya, issu d'une antique famille, en principe attaché à la légation austro-hongroise, qui passe beaucoup de temps à herboriser dans les montagnes de la région, rôdant autour des fermes et reluquant les bergères comme un simple satyre... qu'il n'est pas.

Les supérieurs de Kaahlbarr se sont chargés de la suite. Le Hongrois ne pouvant être pris en charge par des moyens policiers ordinaires et de plus étant catholique – quelle horreur que de devoir supporter ces gens-là –, et pour couronner le tout se trouvant couvert par l'immunité diplomatique, certains cercles proches du pouvoir, des plus discrets, ont suggéré de prévenir la nonciature afin que Rome – Kaahlbarr en frémissait – envoie un spécialiste ad hoc. Et le « prélat onctueux », au fond de son palazzo des neiges, s'est montré trop heureux, *ad majorem Dei gloriam*, d'obliger les parpaillots.

Le conseiller attend donc ce spécialiste, qui doit arriver par le train du soir, d'un instant à l'autre. Il a refusé d'aller accueillir à la gare ce papiste dont on lui impose le concours et il se prépare à le recevoir avec toute la froideur dont il sait faire montre à l'occasion, allant jusqu'à escamoter, dans son cabinet, le siège tendu de cuir réservé aux visiteurs pour le remplacer par un simple tabouret constitué d'une vertèbre de baleine. Puisqu'on peut lire que ces gens utilisent pour leurs manigances de l'ail, des crucifix, des épieux, tous objets venus du sud et outrageant les convenances, il ne va tout de même pas leur faire honneur. Après tout, ils ne valent sans doute pas mieux que ce vague diplomate quasi oriental dont on prétend maintenant le débarrasser. Pour ce qu'il en a à faire des jeunes paysannes!

Car le conseiller Haakon Kaahlbarr est un homme sérieux. Il est veuf depuis un certain nombre d'années, sans enfants, il ne s'est pas remarié, et il serait inconcevable qu'il ait une

maîtresse – comment survivre à un scandale inévitable? Dieu merci, le pasteur veille à la moralité publique – ou, pis, inimaginable qu’il aille voir les filles dans des bouges à matelots, pour attraper on ne sait quelles maladies. D’ailleurs, avec son cœur faible, même l’onanisme lui fait peur. Il ne boit pas, même en cachette, pas une goutte, jamais, le conseiller est un membre éminent de la Société royale pour l’abstinence, à l’éloquence remarquée lors des congrès, il admire les végétariens mais sans avoir le courage de rejoindre leurs rangs, il ne fume pas non plus, ni ne joue aux cartes, bref son seul passe-temps est de chanter des psaumes au temple le dimanche.

Il regarde sa montre en passant la main sur son menton glabre, tentant de refouler l’inquiétude qui le tourmente au point qu’il sent une douleur poindre dans sa poitrine. Que la calamité s’accomplisse. Cependant tout a des limites. Aussi, quand on sonne et que la vieille Birgitta, inclinant son bonnet blanc vers le fauteuil à oreillettes, lui fait passer une carte de visite où il peut lire en français «Adélaïde Bracquemont. Femme de lettres. Bruxelles», que la porte s’ouvre, que des talons hauts résonnent sur le parquet et qu’une bouffée de parfum parisien envahit la pièce, pousse-t-il une sorte de bref jappement avant de s’effondrer. Son cœur innocent s’est arrêté de battre.